

Fiche de lecture

Juin 2017

Bruno Tertrais, *La revanche de l'histoire*

Odile Jacob, 2017



Miniature représentant l'exécution de musulmans par les croisés dans la mosquée Al Aqsah

Bruno Tertrais est le directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique, think tank qui se donne pour mission d'analyser les questions de stratégie et de sécurité internationales. Il a écrit de très nombreux ouvrages ou notes, le plus souvent sur le thème des armes nucléaires et sur la guerre. Son dernier ouvrage, « *La revanche de l'histoire* », ne relève pas de cette approche : c'est une réflexion sur la place qu'occupe le passé dans les sociétés modernes et dans les relations internationales, place plus grande aujourd'hui que naguère. L'ouvrage est celui d'un historien mais aussi d'un géopoliticien, qui tente d'expliquer les tensions du monde et leurs lignes de force.

Le contenu de l'ouvrage

La structure de l'ouvrage

Les chapitre 1 et 2 de l'ouvrage exposent la conviction de l'auteur : quand l'histoire recommence, dit-il, et c'est bien le cas aujourd'hui, le passé refait surface, allusion au politiste F. Fukuyama qui, en 1989, juste avant la chute du communisme, évoquait « la fin de l'histoire » considérant que la démocratie libérale et l'économie de marché ne pouvaient plus être remis en cause.

Les chapitres 3 et 4 montrent la dimension passionnelle de l'histoire et les conséquences sur le présent, sachant que toutes les régions du monde sont touchées.

Enfin, le chapitre 5 s'interroge sur le bon usage de l'histoire.

Retour dans l'histoire et retour du passé

La démonstration est convaincante : l'histoire se réveille depuis les années 70, de la chute du Shah d'Iran à la guerre d'Afghanistan et à l'arrivée de Daech sur la scène internationale, du retour de Dieu aux Etats-Unis avec Carter et Reagan à la guerre de Yougoslavie, de la victoire du Likoud en Israël, qui transforme le sionisme en messianisme réactionnaire, au réveil russe d'après la chute du mur.

Le passé est alors utilisé, soit comme une explication (ainsi le ressentiment des Chinois ou des arabes contre les humiliations du passé qui légitime des choix politiques d'aujourd'hui), soit comme source d'inspiration (le président turc Erdogan fait célébrer chaque année la prise de Constantinople par les Turcs en 1453), parfois comme repoussoir (Munich, la Shoah pour Israël) ou comme fardeau (l'Allemagne et le nazisme) : le passé est désormais perpétuellement présent.

Pourquoi ? L'auteur impute cette permanence à une contre révolution culturelle générée par les abus du progrès, les dérèglements de la mondialisation, un tourbillon d'évolutions trop rapide (urbanisation accélérée, évolution des mœurs, progrès technologique indéfini) qui font naître un regret des traditions, des valeurs, de l'ancrage dans la continuité. La prolifération des Etats (200 aujourd'hui contre 50 en 1945) semble également à l'auteur un facteur explicatif, car ils ont besoin pour exister d'un socle de traditions. L'ouvrage parle de choc des civilisations, montrant que, au Proche-Orient, en Russie, aux Etats-Unis désormais, la vision domine d'une lutte du bien contre le mal. Même en France, une partie des citoyens évoque les racines chrétiennes du pays et la volonté d'un retour à la souveraineté. L'histoire revient dans le nationalisme et Dieu revient avec.

Le retour de l'histoire a un coût

Les analogies historiques (« croisade contre Daech ») enflamment l'opinion, le retour aux traditions menacent les libertés (celles des femmes, celle des démocrates), l'histoire est aussi un outil de manipulation des dirigeants qui rend les peuples aveugles, comme ce fut le cas en Yougoslavie ou dans tous les pays où on redécouvre un ennemi héréditaire : le tchéchène pour le russe, le sunnite pour le chiite, l'occidental pour le djihadiste. Les revendications territoriales anciennes resurgissent, sur des îles ou des quartiers de Jérusalem, souvent traitées sur le plan symbolique (sauf en Crimée). C'est surtout vrai pour les pays divisés dans les années 40 : Palestine, Cachemire, Corée, Chine, divisions qui empoisonnent encore les relations internationales.

Face à ce retour, les élites sont mal préparées : elles se situent dans un temps post-historique, où la guerre, le nationalisme, l'esclavage n'existent plus, où les Etats sont moins légitimes, où l'on croit à un avenir heureux. Comment alors comprendre le retour au passé de la Russie, de la Chine, de l'Iran, de la Turquie ? L'ouvrage n'a pas de mal à montrer, par un tour du monde, combien est répandu le mouvement « réactionnaire », en Inde, au Moyen-Orient, en Russie, dans les Balkans, voire en Europe, comme en Pologne. Tout est différent : l'Islamisme est une

revanche sur la modernité arabe du XIXe et XXe siècle et renoue avec un passé mythifié datant de plus de 10 siècles... La droite israélienne instrumentalise l'holocauste tandis que certains palestiniens nient l'existence du temple de Salomon. Poutine défend une civilisation russe à part, chargée de la rédemption d'un occident corrompu, revendiquant à la fois la lignée des tsars, les réformes de Staline et l'empire communiste tout en falsifiant l'histoire soviétique, ce qui l'amène à nier l'existence de l'Ukraine. Les nationalismes serbe, bosniaque, kosovar se nourrissent de références différentes et la Pologne réécrit son histoire, refusant sa responsabilité dans les massacres de juifs. Même en France, dans la campagne électorale 2017, certains candidats ont souhaité promouvoir les mythes nationaux pour « ne pas sortir de l'histoire ». Donald Trump est le champion du monde d'hier, un monde blanc, isolationniste, et l'un de ses conseillers se réfère à la bataille de Poitiers pour expliquer que l'affrontement entre l'Islam et la chrétienté est de toujours. Contrairement à certaines approches trop simples, les peuples ne s'opposent pas entre eux pour capter des richesses : ce sont les passions qui les motivent, les haines ancestrales ou entretenues, le souvenir d'un passé réel ou reconstruit, le regret d'une suprématie perdue.

Y a-t-il un bon usage du passé ?

L'ouvrage met d'abord en garde contre le piège des analogies faciles et trompeuses (apartheid, holocauste, nuit de cristal...), tout en relevant à l'inverse qu'il existe des analogies stimulantes (rapprochement entre la guerre de 30 ans, déconstruction violente d'un monde, et l'évolution actuelle du Moyen-Orient). Si, entre deux peuples qui se sont combattus, la réconciliation n'est pas toujours possible, il existe une sagesse de l'oubli, contenue par exemple dans l'Edit de Nantes, sachant qu'il existe sans doute un temps pour oublier et un temps (souvent plus tard) pour se souvenir. Le « récit national » a également ses vertus à condition de ne pas le confondre avec un roman national ni avec la propagande et l'endoctrinement : le sens critique reste essentiel. La repentance en tout cas ne doit pas faire l'objet de lois, souvent trop simples : l'Occident n'est pas chargé de tous les maux. L'histoire ne devrait pas se confondre avec la mémoire, que les dirigeants manipulent trop souvent.

Commentaire

L'ouvrage est plaisant à lire sans être toujours facile : il mêle constamment de multiples exemples qui parlent à tous (la philosophie de Poutine, les références historiques de Daech, les guerres yougoslaves) à une réflexion plus globale sur la place de l'histoire dans notre histoire. Il donne ainsi du sens aux exemples pris, qui sont parfois des anecdotes, parfois des récits plus savants. La démonstration qui en ressort est simple, voire évidente : les références obsessionnelles à l'histoire de nombreux Etats et la définition de leurs choix politiques, diplomatiques, sociétaux en fonction de l'histoire s'opposent à un progrès que l'on juge abusif, à une ouverture des frontières considérée comme dangereuse et, au final, aux élites occidentales. Ce qui surprend, c'est l'ampleur et la constance de cette contre révolution culturelle. Ce qui est inquiétant, c'est le nombre de pays où les dirigeants manipulent ou réinventent l'histoire, qui devient une sorte de névrose. C'est aussi, comme l'auteur le souligne, l'impréparation des élites occidentales à comprendre ces passions, elles qui voient, à tort, le monde comme débarrassé de telles scories. Le livre nous ramène à une sorte d'humilité : le monde tel que nous le comprenons n'est pas toujours le monde tel qu'il est.

Pour autant, le livre suscite une critique : la division entre ceux qui regardent vers le passé et les élites qui ne le comprennent pas y est un constat, statique, où les tenants du progrès et du libéralisme ont le dessous. La réalité est plus incertaine et plus mouvante. Poutine a ses opposants, le Brexit aussi et le chaos du Proche-Orient peut avoir une fin. Rien ne dit que la nostalgie du passé et l'histoire fantasmée gagneront toujours.